

Majzels, Robert. "Speak Lion: Écrire en anglais au Québec." *Autres Voix du dedans: la littérature anglo-québécoise*. Montréal, Québec: Éditions Nota Bene, 2007. In press.

Speak Lion: L'écriture en anglais au Québec

Selon Emmanuel Lévinas, tout ce qui manquerait pour inaugurer le temps du messie, le paradis sur terre, c'est qu'un peuple soit capable d'admettre les autres chez lui. Qu'en dépit de leur étrange façon de parler, et même de leur odeur, qu'il leur accorde l'*akhsaniah*, c'est-à-dire un espace pour se coucher et se reposer. « Simple tolérance? » demande Lévinas. Est-ce tout ce qui manque pour accéder au paradis? Dieu seul sait combien d'amour cette tolérance exige.ⁱ

Existe-t-il vraiment un nouvel intérêt au sein du milieu littéraire francophone pour l'écriture en anglais au Québec ? Si oui, de quelle écriture s'agirait-il ?

L'écriture anglophone au Québec a certainement joué un rôle historique important au Canada, aux niveaux littéraire, politique et social, même si on peut débattre la nature de ce rôle, particulièrement en ce qui concerne la représentation du Québec au Canada et ailleurs. Il est rare que la littérature de langue anglaise nous présente les inégalités et injustices dont ont souffert le peuple québécois. On y retrouve au mieux le peuple québécois de langue française et la minorité anglophone comme deux solitudes à part égale. Plus souvent on propage les stéréotypes (peuple dominé par ses curés, peuple anti-sémite, etc.). Les écrivains en visite ou transplantés au Québec pour leur part ont plutôt tendance à le représenter comme lieu exotique aux moeurs faciles. Je généralise bien sûr, il existe des exceptions à ce portrait. En tout cas, le fait de repérer ces particularités n'est pas pour nier, bien au contraire, la spécificité de l'écriture anglophone au Québec, son rôle distinct dans l'écriture en anglais au Canada, et sa place particulière au sein de la littérature du Québec.

Mais ce rôle particulier de représenter pour le meilleur ou pour le pire peut expliquer aussi une certaine surévaluation de l'écriture anglophone au Québec. Bien sûr, en même temps, il est tout à fait vrai que la proximité à une autre culture, l'énergie des contacts interculturels, ont eu un effet positif sur l'écriture de langue anglaise au Québec pendant et après les années d'effervescence, l'époque de la révolution plus ou moins tranquille, et que ce contact si minimal qu'il ait été a donné un ton et une énergie au travail de ces auteurs anglophones, ce qui le distinguait nettement de la littérature qui se créait dans d'autres régions du Canada. Aujourd'hui, suite à l'élection du Parti Québécois, aux référendums, et au développement d'une bourgeoisie québécoise, la bourgeoisie et la communauté anglophone canadienne hors Québec ne ressentent plus la nécessité de s'appuyer sur la minorité anglophone du Québec pour exercer un contrôle sur le Québec, ou bien pour transiger avec elle. Cette minorité est devenue plus ou moins superflue et dépassée par l'histoire. Les écrivains anglophones en conséquence se sentent délaissés jusqu'à un certain point par leurs concitoyens, ignorés par la critique et l'académie canadienne. Ils et elles perçoivent cela comme une injustice et rêvent à la belle époque. L'appropriation du rôle de victime a été une des stratégies les plus courantes dans l'histoire des Anglais au Québec.

Ici je voudrais m'interrompre pour dire qu'en ce moment nous, c'est-à-dire le gouvernement et tous les partis que nous y avons élu, et dieu sait que nous sommes fiers de notre démocratie, donc nous et nos mercenaires sommes en train de massacrer des gens en Afghanistan. Je vous demande pardon pour cette interruption; elle me semble nécessaire. Il faudrait interrompre toutes nos activités jusqu'à ce que cessent les tueries. Interrompre le travail dans les usines, les fermes, interrompre le téléphone, les garderies, les banques, l'écriture et les conférences. Fin de l'interruption.

Il se peut que l'influence la plus pernicieuse sur les attitudes des anglophones au Kanada envers le Québec ait été le roman de Hugh MacLennan, *Two Solitudes*. Encore aujourd'hui, la publicité de l'éditeur proclame : "A landmark of nationalist fiction (ici on parle de nationalisme canadien), Hugh MacLennan's *Two Solitudes* is the story of two races within one nation... In his vivid portrayals of human drama in prewar Quebec, MacLennan focuses on two individuals whose love increases the prejudices that surround them until they discover that "love consists in this, that two solitudes protect, and touch and greet each other."ⁱⁱ

Et puis, à qui s'adressait Mordecai Richler? Certainement pas à un public québécois. Duddy Kravitz se débattant pour grimper les collines de l'ouest, le Westmount, pour saisir dans son poing poilu l'anse délicate d'une tasse de thé Earl Grey. Anglophile. La grande gueule du juif au service du Golden Mile. Ses efforts furent récompensés par un sourire indulgent. Et un studio londonien d'où il a écrit des articles racontant aux lecteurs du *New Yorker* un Québec insulaire et réactionnaire sous le joug de l'église catholique. Une grande gueule peut dire des choses dans un ton que l'éducation ne permet pas aux gens du Golden Mile. Quand même il ne fut jamais accepté, intégré. On attribuait sa férocité au fait qu'il appartenait lui aussi à une tribu.

Chez Leonard Cohen on décèle quelque chose de différent. Bien sûr son Québec était une fille sexy avec un cocktail molotov dans sa poche. Il l'a prise par derrière. Pourtant. Comme si la proximité d'Aquin, Ferron, Gauvreau — tous ces beautiful losers — lui aurait permis de s'échapper, de créer quelque chose de nouveau. Il s'est rapidement tourné vers un ailleurs, un autre public, plus grand. En tout cas plus nombreux.

Comme l'a si bien dit Roland Barthes : « Je traverse légèrement la nuit réactionnaire. »ⁱⁱⁱ

Le mot *tzeruf* signifie en hébreu la permutation des lettres, le processus méditatif qui consiste à combiner sans fin les lettres de l'alphabet qui mène à dieu. Dans son roman *The Second Scroll*, A.M Klein a écrit un livre à propos du *tzeruf*, plutôt que de le faire. Pourtant le silence total dans lequel il est tombé à la fin de sa vie témoigne de quelque chose. Est-ce que c'était l'impossibilité de sa position en tant que juif au Québec, le cul de sac de son cheminement zioniste, ou bien le mauvais goût persistant après avoir prêté sa main à M. Bronfman? Avait-il compris que l'Israël n'est pas en Israël? Ou bien est-ce que son silence est une réalisation semblable à celle du grand maître Hassid de Braslav, le Rabbin Nahman?

On appelle les Hassidim de Braslav les Hassidim « du mort » parce que R. Nahman n'a pas de successeur, pas de mouvement. D'ailleurs il l'a strictement interdit.

Y a-t-il une ou des nouvelles tendances dans l'écriture qui se fait aujourd'hui en anglais au Québec? Y a-t-il un mouvement qui reconnaîtrait, accepterait et assumerait son rôle minoritaire? Littérature mineure en plus d'être minoritaire? Existe-t-il une pratique d'écriture en anglais au Québec qui résiste aux histoires et personnages logés dans l'inconscient collectif et dans les structures mêmes de notre langage, spécialement dans un monde où l'anglais est devenu une langue impériale, dominante, la langue de l'Amérik?

Pas surprenant que l'écrivain anglophone au Québec qui veut faire carrière en littérature cherche à l'extérieur du Québec pour son inspiration, et pour son public.

Pourtant pour citer Samuel Beckett, « l'artiste doit s'efforcer de discerner le principe de désintégration même au sein des solidités les plus complaisantes. »^{iv}

C'est à travers cette désintégration qu'existe la possibilité d'une écriture en anglais issue des contradictions et conditions spécifiques au Québec. Il ne s'agit pas bien sûr d'assassiner la langue anglaise, bien que je ne serais pas contre lui faire au moins un peu mal. Au contraire. Pour accorder aux lettres le respect qui leur est dû, il faut leur accorder l'épaisseur d'un corps matériel. R. Yosef Rozin : il faut laisser aux lettres leur possibilité d'être lettres malgré l'existence des mots.

Comment réagir à l'urgence de la maison qui brûle. Comment agir ? Comment écrire ? Pour écrire en ouvrant une brèche, une ouverture, une possibilité. La possibilité d'énoncer une parole neuve, inouïe, inédite. Un signifiant sans signifiés. Un signifiant nouveau, ce que les commentateurs talmudique nomment un *Hidouch*.

Wittgenstein : « Nous disons de certaines personnes qu'ils nous sont transparents. Il est cependant important de noter en rapport avec cette observation, qu'un être humain peut représenter une énigme totale pour un autre. Nous l'apprenons quand nous arrivons dans un pays étrange ayant des traditions qui nous sont complètement étrangères; et en plus, même si nous maîtrisons la langue de ce pays, nous ne comprenons pas les gens. (Et cela non pas parce que nous ne savons pas ce qu'ils se disent entre eux.) On n'arrive pas à trouver pied avec eux... »

« Si un lion pouvait parler, nous ne pourrions comprendre ce qu'il disait. »

Qui peut encore aujourd'hui dire sans grincer des dents : « nous ». Qui peut-on discerner comme écrivain québécois tout court? Qui est écrivain anglo-québécois? Pour commencer il faudrait distinguer entre ceux qui sont nés et éduqués ici et ceux qui ont immigré par choix ou circonstance. Le complexe psychologique binaire anglo-québécois est construit de façon différente chez les

écrivains anglophones nés et éduqués au Québec, particulièrement ceux nés avant les années 70s.

S'il y a vraiment en ce moment chez les écrivains et critiques littéraires francophones du Québec un nouvel intérêt pour l'écriture minoritaire en anglais au Québec, cela coïncide peut-être avec un certain virage de l'écriture en langue française, ou au moins disons un détournement des pratiques textuelles révolutionnaires ou résistantes (Brossard, Blais, Aquin, et même le Tremblay des débuts) vers une écriture bourgeoise. Le nouveau Québec, le *Matou* de Beauchemin qui se lance dans le commerce. Aujourd'hui, à l'ère du Cirque du Soleil (c.à.d. la culture du Québec comme commodité sur la scène internationale), on pourrait se demander si un certain esprit d'entreprise protestant ne se serait pas transmis aux artistes québécois francophones. Dans ce contexte on peut s'attendre à ce que les auteurs des deux langues travaillent plus que jamais à signer leurs produits pour le marché global hautement compétitif. Les échanges entre travailleurs culturels francophones et anglophones du Québec pourraient être basés sur des stratégies de marketing mutuellement bénéfiques.

L'existence et le succès important d'un festival littéraire international basé à Montréal, mis sur pied et dirigé par des anglophones peut être vu comme le reflet d'un nouveau rôle pour la minorité, celui de lien avec le monde. En même temps ce rôle est-il nécessaire? Il ressemble étrangement à la prétention de centre cosmopolite qu'a longtemps joué l'Université McGill, par exemple.

Un aspect peut-être positif du processus de globalisation : les lecteurs francophones et anglophones du Québec et au Canada ont la chance de profiter d'une ouverture de plus en plus grande aux littératures d'autres contrées, tout autant sinon plus que l'attention qu'ils se portent l'un à l'autre. Mais pour cela il

faudrait que les gouvernements appuient les traductions en français et en anglais de textes d'autres langues et pays.

Face à tout cet enthousiasme pour le succès, je me sens plutôt comme Walter Benjamin. « Couler de nouveau plus bas que ça me serait à la longue difficile à supporter. Les charmes qu'exerce le monde sur moi sont trop faibles pour que ça vaille la peine, et les récompenses de la postérité trop incertaines. »^v

Il me semble que ce qui nous manque aujourd'hui dans notre littérature, c'est davantage de désespoir. Le désespoir est un moteur du changement. Au minimum il est moins obscène que toutes ces histoires qui finissent bien.

Mallarmé : « L'armature intellectuelle du poème se dissimule et — a lieu — tient dans l'espace qui isole les strophes et parmi le blanc du papier ; significatif de silence qu'il n'est pas moins beau de composer que les vers. »^{vi}

Et encore Benjamin: « Il est bon de donner aux investigations matérialistes une fin tronquée. »^{vii}

ⁱ Emmanuel Lévinas, "The Nations and the Presence of Israel," *In the Time of the Nations*, p. 98, traduction R.M.,.

ⁱⁱ McGill Queen's University Press blurb, <http://www.mqup.mcgill.ca/book.php?bookid=1583>.

ⁱⁱⁱ Roland Barthes, *Plaisir du texte*, (Paris: XXXX), p. 52.

^{iv} Samuel Beckett, "Dante... Bruno. Vico.. Joyce," *Disjecta: Miscellaneous Writings and a Dramatic Fragment*, ed. Ruby Cohn (New York: Grove Press, 1984), p. 82, traduction R.M.

^v Walter Benjamin, *The Correspondence of Walter Benjamin and Gershom Scholem 1932-1940*, (Cambridge, Massachusetts: 1992), p. 249.

^{vi} Mallarmé, *Oeuvres complètes*, Pléiade, p.408.

^{vii} Walter Benjamin, "On the Theory of Knowledge, Theory of Progress," in *The Arcades Project* (Cambridge, Massachusetts, USA and London, UK: The Belknap Press of Harvard University Press, 1999), p. 473.